



HAL
open science

Contrôle des ressources. Avant-propos

Aline Averbouh, Patrice Brun, Claudine Karlin, Sophie Méry, Pierre De Miroshedji

► **To cite this version:**

Aline Averbouh, Patrice Brun, Claudine Karlin, Sophie Méry, Pierre De Miroshedji. Contrôle des ressources. Avant-propos. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2004, 4, pp.165-166. hal-02115633

HAL Id: hal-02115633

<https://hal.science/hal-02115633v1>

Submitted on 30 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Avant-propos

Aline Averbouh (UMR 6636 – Aix-en-Provence),
Patrice Brun (UMR ArScAn – Protohistoire européenne),
Claudine Karlin (UMR ArScAn – Ethnologie préhistorique),
Sophie Méry (UMR ArScAn – Du village à l'État)
et Pierre de Miroshedji (UMR ArScAn – Du village à l'État)

Les thèmes 2 et 3 traitent respectivement de l'archéologie sociale et de l'archéologie économique. La question du mode de contrôle des ressources et celle du degré de spécialisation des tâches, dans les divers types de sociétés, se situe, de fait, au confluent de ces deux domaines. C'est pourquoi, nous avons entrepris d'organiser ensemble une série de tables rondes, afin d'examiner une large gamme de sociétés différentes à travers le temps et l'espace.

Au cours de l'année écoulée, nous avons achevé le cycle consacré au contrôle des ressources en étudiant des cas très divers. Les sociétés de la période aurignacienne (35 à 30 000 BP), dans le sud-ouest de la France, collectaient des ressources de deux manières : au grés de parcours plutôt aléatoires pour le gibier, selon des trajets spécifiques pour certaines matières premières lithiques. Les études réalisées mettent en évidence des aires d'approvisionnement de taille variable : les unes s'inscrivaient dans un rayon d'environ 80 km, tandis que, plus rarement, certaines atteignaient plusieurs centaines de kilomètres et impliquant la constitution de stocks. La question se pose encore de savoir si la diffusion procédait du déplacement de quelques individus de groupes entiers, ou bien d'échanges de proche en proche et si ces mouvements étaient réguliers ou non. François Bon note que l'axe, globalement nord-sud, de ces trafics de matières premières est aussi celui des migrations de rennes et suggère qu'ils pouvaient être sous-tendus, de plus, par des échanges de femmes. Ce champ de réflexion semble exclure toute possibilité de contrôle d'un individu ou d'un groupe sociétal, dans ces communautés de chasseurs-collecteurs ; ce qui s'accorde bien avec le fait qu'elles possédaient forcément des dimensions restreintes : quelques dizaines d'individus. Cela n'exclut pas, pour autant, l'existence de pouvoir : des hommes sur les femmes, des aînés sur les cadets, de certains groupes sur d'autres. La détention de ces formes de pouvoirs repose toujours sur des connaissances monopolisées, dans les sociétés traditionnelles étudiées par les ethnologues. Ainsi, la question n'est probablement pas de nature, mais de degré de pouvoir ; un degré vraisemblablement assez bas, pour le nombre des personnes concernées par tel ou tel détenteur de pouvoir, comme le suggèrent les exemples ethnographiques. La dimension démographique et spatiale des réseaux, révélés par les échanges à distance relativement longue de certains silex, recèle, à l'évidence, d'un très grand intérêt pour appréhender la dynamique sociale et devrait pouvoir être précisée dans un avenir proche.

La problématique est à peu près identique pour le cas emblématique du silex du Grand Pressigny (Indre-et-Loire), dès le IV^e millénaire av. J.-C., mais surtout au cours du III^e. Le rayon de diffusion dépasse ici le millier de kilomètres et suggère le caractère survalorisé de cette ressource. Les recherches récentes ont porté à la fois sur le contexte local de production (L.-A. Millet-Richard) et sur la caractérisation et la quantification des produits exportés (N. Mallet). Les sondages, effectués autour de certains amas, révèlent, curieusement, un faible niveau de savoir-faire. Outre le problème de la représentativité des observations actuelles, se pose celui de l'origine des tailleurs de silex : locale ou étrangère ? Deux ou trois modèles de diffusion commencent, toutefois, de se faire jour (J. Pelegrin, oral) : dans un rayon de 100 à 150 km, on constate la présence d'un fort pourcentage d'éclats, puis, jusqu'à environ 200 km de la source, se distinguent des produits secondaires, enfin, au-delà, certains détails techniques supposent la circulation d'artisans-colporteurs. On pourrait ajouter que, beaucoup plus loin encore, les belles lames à retouches en écharpe ne figurent plus que dans quelques tombes. Ces observations donnent à penser que cette matière première n'était culturellement valorisée qu'au-delà d'une certaine distance, à partir de laquelle un contrôle social était exercé, et de plus en plus à mesure de l'éloignement. Ceci reste, bien entendu, très hypothétique et le restera tant que les caractéristiques de l'habitat, en particulier, ne seront pas mieux connues.

Pour le début du II^e millénaire av. J.-C., en Mésopotamie, la documentation est sans commune mesure : les sources écrites nous apprennent et décrivent la mise en place d'un commerce international de produits précieux, dont l'étain. Ce dernier, probablement originaire d'Afghanistan, parvenait en Assyrie et dans le sud de la Mésopotamie, via Suse. L'organisation de ces transactions très sophistiquées était assurée par des marchands qui cherchaient à optimiser leurs profits, certains devenant de grands propriétaires fonciers, voire même des potentats locaux. Le contrôle du pouvoir politique se montre moins absolu que prévu, bien que les souverains aient cherché à utiliser cette ressource dans leurs stratégies politiques, par exemple en donnant mission à des ambassadeurs d'acheter à bon prix des quantités importantes auprès du roi de Suse (F. Joannès). C'est, vraisemblablement, aussi d'Afghanistan que provenait le lapis-lazuli. Il parcourait alors plus de 2000 km pour arriver en Mésopotamie, et bien davantage pour atteindre l'Égypte vers 3500 av. J.-C. et Cnossos, en Crète, au milieu du II^e millénaire av. J.-C. Les sources textuelles soulignent la valeur attribuée à ce minéral d'un bleu profond et lumineux : on le réservait aux divinités et aux princes qu'ils protégeaient, lors de leur passage au « royaume des morts », en tant que force de vie primordiale et surnaturelle (M. Casanova). Il représentait un élément majeur, dans les stratégies de pouvoir, en tant qu'insigne de distinction suprême. L'encens fut aussi l'objet de transports coûteux, depuis le sud de l'Arabie jusqu'à la Méditerranée, à dos de dromadaires. Cette « route de l'encens » devint un enjeu de pouvoir et son contrôle l'une des motivations des visées expansionnistes impériales du I^{er} millénaire av. J.-C. Un ensemble de dynamiques, jouant des interactions entre les pouvoirs impériaux (Égypte, Assyrie), régionaux (Philistie, Israël, Juda, Edom) et locaux (nomades en charge du transport), transparait autour de cette ressource (M. Jasmin). Il n'est pas indifférent de noter que le cuivre, à partir d'autres sources, confluaient vers les mêmes axes caravaniers.

Pour une période beaucoup plus récente et de retour en Europe, la problématique du contrôle des ressources conduit à distinguer, fort logiquement, deux étapes au Moyen Âge. Durant la première, le pouvoir régalien ou les princes territoriaux contrôlaient les ressources critiques. Durant la seconde, s'interposèrent des monastères et des élites urbaines. Le premier Moyen Âge ne peut toutefois plus être considéré comme une période de déclin. L'archéologie révèle que la pression sociale sur le milieu s'accroît, comme en témoigne le passage de la réduction directe à la réduction indirecte dans des hauts-fourneaux et, surtout, l'équipement du bassin de la Seine en moulins, dès le VIII^e siècle. L'énergie représente, bien entendu, une ressource majeure. C'est le cas de l'énergie hydraulique, c'est aussi le cas du développement de l'usage du charbon de bois pour l'énergie thermique. On n'a pas encore pris la mesure du bouleversement des connaissances, en cours, sur cette période ; il remet en question le tableau brossé jusqu'à présent à partir des seules sources textuelles.

Nous constatons, à la lecture des contributions réunies ici, que les auteurs ont été, pour la plupart, embarrassés par l'ambition sociologique de la question. Les archéologues français partent, en général, des objets ou des structures, c'est-à-dire des faits, pour développer leurs investigations. Ils tendent ainsi à considérer les problématiques qui ne se traduisent pas directement dans les données dont ils disposent comme relevant d'autres spécialités, ou bien comme inaccessibles. Pour des préhistoriens, le thème du contrôle des ressources dans les stratégies de pouvoir peut même sembler incongru. Ce serait oublier que ce type d'interrogation est utile dès que l'on se situe dans la longue durée de l'histoire humaine, pour laquelle il importe d'inclure le Paléolithique. Ce thème s'avère d'ailleurs récurrent chez les auteurs qui se sont penchés sur l'énigme du changement social, même s'il n'est pas jugé déterminant. Il convient aussi de garder à l'esprit que fonder sa réflexion initiale dans les structures pérennes (sociales et cognitives) de toute organisation humaine aide à sortir des sentiers battus, afin d'imaginer d'autres manières de questionner les vestiges archéologiques. Cette posture a, en tout cas, permis de comprendre qu'il existe du pouvoir dans toute société, même celles dont l'organisation paraît la plus simple. Le pouvoir est, bien entendu, plus ou moins pesant et plus ou moins centralisé. Une forme de contrôle des ressources se détecte dès le Paléolithique supérieur, au travers de stratégies de stockage de certains silex, loin de leur zone d'extraction, par des groupes particuliers, en mouvement sur des territoires, partagés ou non, dont on ignore les dimensions.